« Fier comme Artaban ! »

Dieu ne se lasse pas de nous appeler, de frapper à la porte des cœurs. Si nous réalisions vraiment ce que c'est qu'être enfants de Dieu, nous serions *« fiers comme Artaban »*!

par Pierre Sauleau

La Lumière du Monde, de William Hunt.

« *Ecce sto ad ostium et pulso, je me tiens à la porte et je frappe* » (Ap 3, 20). Comment dire de façon plus simple et avec moins de mots le renversement prodigieux que suppose la vie chrétienne? Le Christ est venu dans le monde, le Verbe a pris chair, Dieu est entré dans l'humanité, parce qu'il est « passionné » par l'homme. C'est pourquoi Jésus se tient à la porte de chaque homme de bonne volonté et il y frappe. Le peintre anglais William Hunt a connu un immense succès avec un tableau représentant cette scène. Si son symbolisme fin de siècle est quelque peu daté, la portée spirituelle du sujet transcende les limites du style. Jésus est représenté comme un pèlerin, presque un mendiant qui, après avoir sûrement beaucoup marché dans l'obscurité, éclairé par la lanterne qu'il porte, se trouve au seuil d'une porte où il a déjà dû frapper. Une végétation abondante couvre les murs, mais la porte est fermée et il n'y a pas de poignée. Ce n'est que de l'intérieur qu'elle peut s'ouvrir.

C'est là l'image de l'âme: *« le Christ passe »,* expression que saint Josémaria aimait tant qu'il l'a donnée pour titre à son premier recueil d'homélies. Le Christ passe et frappe à la porte des cœurs, il veut entrer et dîner: « *si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre sa porte, j'entrerai et je dînerai avec lui et lui avec moi* » (Ap 3, 20). Jésus veut nous faire entrer dans sa relation filiale avec son Père par la grâce. Il veut faire de nous des fils du Père et nous faire grandir dans cette filiation. Sort inouï! *« En pensant que je suis fils de Dieu! je me suis surpris, dans la rue, "fier comme Artaban" au dehors et plein d'orgueil au dedans… "Fils de Dieu"! »* (*Chemin*, 274), rapporte saint Josémaria d'un étudiant à qui il conseille de cultiver *« l'orgueil »*!

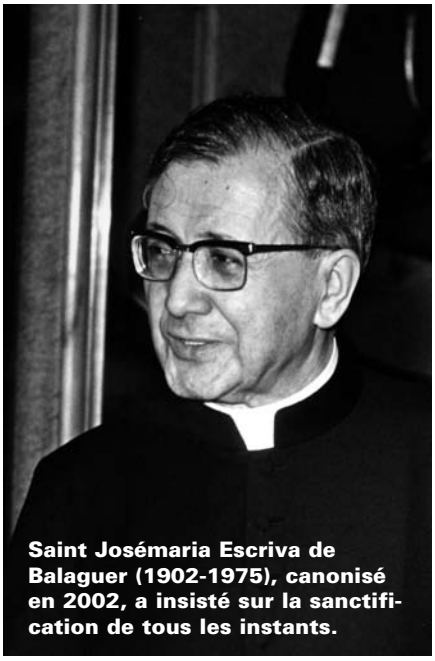
On ne contemplera jamais assez cette descente de Dieu vers l'homme, le désir qu'a Dieu de l'homme, comme contrepoids à tout ce que la vie spirituelle implique d'effort, de lutte, d'ascèse pour que l'âme s'élève vers son Dieu.

Dans le *« et je dînerai avec lui et lui avec moi »,* on peut lire bien sûr une référence à la Cène et donc à l'Eucharistie, où se réalise au plus haut point la communion avec Dieu, mais aussi, plus simplement, le désir du Christ d'entrer dans le quotidien de l'homme, dans ce que sa vie a de prosaïque et qu'il a voulu connaître.

« J'ai connu le poli, le sablonneux, l'inégal, l'âpre,
la saveur du miel et de la pomme,
l'eau dans la gorge assoiffée,
le poids du métal dans la paume,
la voix humaine, le bruissement des pas dans l'herbe,
l'odeur de la pluie en Galilée,
le cri perçant des oiseaux »,

écrit de façon inspirée José-Luis Borgès (1). Tout dans la vie des hommes intéresse le Christ, qui a vécu une vie d'homme pour que les hommes trouvent Dieu dans leur vie, non pas un Dieu distant, perdu dans sa transcendance, mais un Dieu transcendant qui « s'abîme » dans sa créature.

Les chrétiens sont appelés à vivre



Saint Josémaria Escriva de Balaguer (1902-1975), canonisé en 2002, a insisté sur la sanctification de tous les instants.

leur filiation en suivant *« le Christ qui passe »*: *« Le Maître passe et repasse à maintes reprises, très près de nous. Il nous regarde… Et si tu le regardes, si tu l'écoutes, si tu ne le repousses pas, Il t'apprendra à donner un sens surnaturel à chacune de tes actions… Et alors, toi aussi, où que tu te trouves, tu sèmeras la consolation, la paix et la joie »* (*Chemin de croix*, 8e station, point n° 4). Toutes nos actions intéressent le Christ, même le temps que nous passons à table, où il se tient au milieu de nous si nous en faisons un moment de partage, d'attention aux autres et d'action de grâces pour tous les bienfaits reçus, y compris ceux qui nourrissent le corps. Et dans ces conditions, comment le Christ ne serait-il pas encore plus présent à notre travail, à nos engagements, à nos relations familiales et amicales si, dans tout ce que nous faisons, nous cherchons son regard ?

La condition de l'homme est une merveille quoi qu'en pensent nombre d'écrivains contemporains qui en donnent une vision souvent désespérante. Mais c'est là le signe de la lumière qui leur manque. Il faut laisser entrer le Christ dans nos vies, lui qui frappe doucement mais sans se lasser à la porte de nos cœurs, *« pour que nous vivions dans la liberté et la gloire des enfants de Dieu »* (Rm 8, 20).

P.S. ■

(1) Poète argentin (1899-1986).

De bonne foi…

Abbé Hervé Benoît

L'Année de la foi s'ouvre ces jours-ci. Ce n'est pas pour critiquer, comme dirait l'autre, mais tout de même. Après l'année de ceci, voici l'année de cela, puis la journée de ci qui embrayera sur le grand rassemblement de ça. Est-ce l'âge, ou l'« acédie », mais une certaine tentation de découragement ou de fatigue guette le paroissien lambda. Encore se mobiliser, encore courir… Et pour quoi faire ? À l'exaltation succède la grisaille des jours et le désenchantement des lendemains de fête. Du bruit et de l'agitation (et beaucoup d'argent), disent certains, mais qu'en reste-t-il, au final ? *Homo festivus* à la mode catho vaut-il mieux que son homologue post-moderne, ou n'en est-il qu'une sous-espèce guère moins aliénée ?

Vous jugerez.

En tout cas, ces événements ou temps forts ont au moins un avantage, celui de nous obliger à porter notre regard sur un thème particulier de la foi, un aspect de la vie de l'Église, une communauté ou une Église particulière. Quelques « réveils » sont parfois aussi nécessaires lorsque nous menacent la routine ou la somnolence, convenons-en. Après tout, nos ancêtres avaient leurs pèlerinages, leurs processions et autres pardons.

Année de la foi, donc.

Alors, pour apporter une petite brique à la construction et aux éminentes contributions qui seront apportées cette année, quelques évidences.

La foi est un don reçu

La foi est un cadeau, un don merveilleux. « *Que demandez-vous à l'Église de Dieu* », interroge le prêtre au seuil de l'église. Réponse : « *La foi* ». Et l'enfant (ou l'adulte) recevait effectivement la foi par le baptême. Il n'est pas inutile, me semble-t-il, de se rappeler cette vérité. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Nous avons l'obligation de créer les conditions favorables, autour de nous et autant qu'il nous est possible, pour qu'elle soit reçue, le plus largement et le plus durablement possible. Il n'est pas illégitime de s'interroger sur notre foi, sur celle de nos voisins ou de nos contemporains. Il ne l'est pas non plus de chercher à la purifier, à la déployer si elle s'est rétrécie, ou à la raviver si elle s'est affadie. Mais n'oublions pas qu'il ne nous appartient pas de la donner mais de coopérer au don de Dieu. Elle est là, dans notre âme, déposée par Dieu comme le grain de sénevé prêt à devenir un grand arbre. J'irais presque jusqu'à dire qu'il faudrait peut-être bannir de notre vocabulaire l'expression « *transmettre la foi* ». Dieu donne la foi et pas nous. La foi, disait saint Augustin, est une œuvre divine. Aux débuts de l'Église, « *contre les erreurs qui minimisaient l'œuvre de la grâce dans notre salut pour y exalter l'effort humain* », il faudra établir fermement que « *la foi qui reçoit la grâce justifiante est elle-même un don de la grâce… de même encore la persévérance dans la foi une fois reçue… est une grâce qui doit être demandée dans la prière* » (1).

Seigneur, fais grandir en nous la foi !

H.B. ■

(1) Louis Bouyer, *Dictionnaire de théologie*, « foi ».